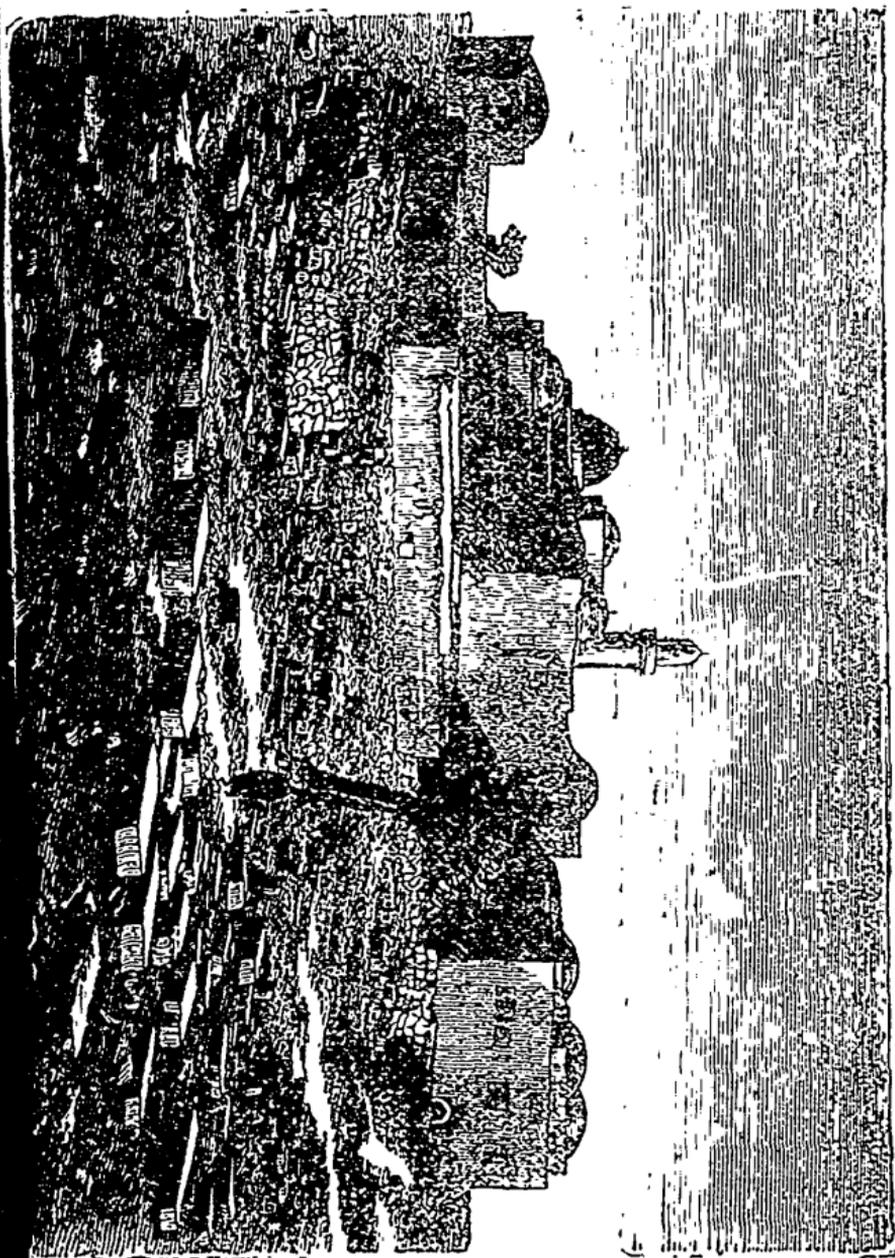


ANNALES DU T.-S. ROSAIRE

11 722
102409



LE MONT SION.

LÉGENDE

La présente Légende ne parle que des Lieux qui se trouvent en dehors de l'enceinte actuelle des murailles de la Ville Sainte.

Sortant de la Porte de Sion, à environ 40 pas vers le Sud on arrive à l'endroit où une foule de Juifs, pleins de rage arrêterent le Cortège funèbre de La Très-Sainte Vierge (1).

De ce Lieu, enqore à 40 ou 50 pas, à l'Ouest on arrive à l'église Arménienne bâtie sur l'emplacement de la Maison de Caïphe. Dans cette petite église, on vénère :

La Prison de Notre-Seigneur.—On nomme ainsi le Lieu où Notre divin Maître passa le reste de la nuit du Jeudi au Vendredi Saint :

La Pierre de l'Ange.—C'est la Pierre qui fermait l'entrée du T. S. Sépulcre et que l'Ange renversa à la Résurrection du Sauveur. Elle sert de table à l'autel, au fond de l'abside. Sa forme est demi-circulaire. De là, on se rend sur le

Plateau du Mont Sion.—Ce plateau sert aujourd'hui de cimetièreaux Chrétiens. Au cimetière des Pères de Terre-Sainte, qui est en même temps celui de la Paroisse Latine, chaque année, au jour des Morts on fait une solennelle et très-émouvante cérémonie. Six *absoutes* d'un Rite spécial sont chantées aux six endroits différents qui partagent le cimetière !

Sur ce même plateau, on visite encore l'

Emplacement de la Maison de la Sainte Vierge, assez proche du T. S. Cénacle, dont Notre Gravure donne ici une Vue prise de l'extérieur.

(1) Nous rapporterons toutes ces choses en détail, au XIIIe et XIVe Mystère du T. S. Rosaire.

LES ANNALES DU T.-S. ROSAIRE

Publication Mensuelle, rédigée en Collaboration

ONZIÈME NUMÉRO.—NOVEMBRE 1893.

I

La Vierge Marie, Reine du T.-S. Rosaire

Marie dans la Sainte-Ecriture.

LE JOUR.—“ Et Dieu accomplit avant le septième jour, tout l'ouvrage qu'il avait fait (résolution de créer), et il se reposa le septième jour après avoir achevé tous ses ouvrages. Il bénit le septième jour et le sanctifia ”.

Marie, disent les saints Pères, est le jour d'une incomparable éclat qui se lève sur le monde, et fait luire à ses yeux le Soleil de Justice. Par elle, l'horreur des ténèbres est dissipée, et l'univers entier illuminé de la plus douce et de la plus pure lumière. Elle est le jour mystique faisant paraître enfin le soleil qui ne connaît plus de coucher.

Ce jour fut à son midi lorsque l'auguste Vierge de Nazareth fut proclamée pleine de grâce. C'est à l'heure de midi que la lumière et la chaleur du jour sont à leur apogée : ce fut au moment de l'Annonciation que Marie reçut la plénitude des grâces de l'Esprit-Saint qu'elle possédait déjà, selon la parole de l'Ange, mais à un degré moins incommensurable.

Marie est ce jour privilégié, ce jour unique dans lequel le Créateur des hommes s'est fait Fils de

l'homme, afin de nous sauver, en prenant notre chair qui voilait, comme un nuage, l'éclat de sa Divinité. Elle est ce jour bienheureux que le Seigneur a fait, et dans lequel la sainte Eglise ordonne de nous réjouir et de nous livrer aux transports de l'allégresse. Ce jour, grâce au Soleil divin qu'il a fait se lever, éclaire le Ciel, la terre et les enfers eux-mêmes. C'est un jour qui ne connaît pas de nuit : il ne ressemble pas à nos jours de la terre ; il est le jour du Ciel. C'est un jour parfait qui n'a jamais connu d'ombres ni de ténèbres ; jamais sa lumière n'a défailli.

C'est le jour de notre sortie d'Égypte. Par lui nous avons échappé à l'esclavage du péché, nous avons été délivrés de la servitude du démon.

Toujours la lumière divine éclairera et vivifiera nos âmes, tant que nous marcherons à la clarté de ce jour dont il a été dit par le Prophète : *Fecit solem in potestatem diei* : Dieu a mis le soleil au pouvoir du jour. Le soleil est Jésus, le jour est Marie. Marie, Mère de Jésus a toute puissance auprès de son divin Fils.

LA SOURCE.—“ Il s'élevait de la terre une Fontaine d'eau qui en arrosait toute la surface ”.

Marie est la fontaine de vie, la fontaine qui coule sans cesse pour que nous y puisions l'immortalité. Elle est ouverte à tous, et l'on peut y recourir à chaque instant, sans crainte de l'épuiser jamais. Elle est la fontaine d'où la vie a jailli pour nous. Elle est la source d'où coulent l'intégrité, la justice, la vraie joie. Nous y pouvons trouver tous les remèdes

nécessaires aux maux innombrables qui pèsent sur nous, pendant la vie.

Elle est la fontaine de la piété et de la miséricorde ; elle étend sur nous ses mains sacrées qui ont porté le Sauveur des hommes ; sa bonté pour nous ressemble à celle de son divin Fils. Elle n'abandonne jamais ceux qui espèrent en elle ; elle a compassion de nous et procure la paix à nos âmes.

Sans la fontaine qui jaillissait de la terre, aux premiers jours, la terre aurait été aride et desséchée. Sans Marie, la fontaine mystique, il en serait ainsi de l'humanité ; mais les eaux de cette fontaine coulent avec abondance, et fertilisent les vallées. Les collines elles-mêmes et les montagnes ne sont pas privées de sa bienfaisante influence.

L'eau de la fontaine éteint les incendies ; la grâce que Marie nous obtient de son divin Fils, éteint le feu mille fois plus cruel des tentations de la luxure, de l'avarice, de la colère ; elle éteint le feu de l'enfer.

L'eau de la fontaine mystique arrose le jardin de la sainte Eglise et y fait croître les fleurs les plus belles, mûrir les fruits les plus délicieux : elle purifie les pécheurs, réjouit les justes, et donne aux plus parfaits la volonté et la force de se perfectionner encore.

LE PARADIS TERRESTRE.—“ Or le Seigneur avait planté dès le commencement un jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé. Le Seigneur avait aussi produit de la terre de ce jardin toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et dont le fruit était agréable au goût, et au milieu de ce jardin, l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal ”.

Marie dit saint Grégoire le Thaumaturge, est un Paradis doué de raison : c'est le Paradis de Dieu, son jardin de délices. Il a été planté par une main divine, dit saint Athanase. C'est le véritable Paradis de délices. Là se trouvent tous les charmes, là règne l'immortalité.

Marie est un Paradis tout embaumé des fleurs de la Virginité. En ce jardin de délices, le bois de vie produit ses fruits qui procurent le salut à tous ceux qui les goûtent. De ce Paradis est sorti le fleuve de la céleste doctrine qui, dans les quatre Evangiles, se divisé en quatre branches portant, dans l'univers entier, la même eau du salut.

Elle est ce Paradis terrestre que les Chérubins ont reçu l'ordre de garder pour le mettre à l'abri de toutes les tentatives de l'ennemi malin.

Elle est le Paradis nouveau, le Paradis céleste, dans lequel Dieu ne plaça pas un homme qu'il avait formé d'abord, comme il fit pour Adam, et pour l'antique Paradis terrestre ; mais dans ce Paradis nouveau, il donna l'humanité à Celui qui était en lui dès le principe. Ce Paradis n'a pas été ouvert au serpent qui séduisit Eve, il demeura fermé à tout ce qui pouvait lui nuire. En lui fut placé le nouvel Adam, et il n'était pas indigne d'être sa demeure. En lui l'arbre de vie a produit son fruit, et quiconque mangera de ce fruit vivra éternellement.

II

*Les Sanctuaires du T. S. Rosaire**La Visitation.—Le Magnificat.*

“ Aies confiance, Ismérie, tes prières sont exaucées ; j’ai supplié pour toi mon divin-Fils et Seigneur : Il a daigné te choisir par sa fidèle et bien-aimée servante. Tu délivreras de leur prison mes trois dévots chevaliers et tu les accompagneras dans leur patrie ; tu seras baptisée, et tu prendras mon Nom au saint Baptême. Par toi, mon Nom sera glorifié en France, après cela, tu viendras près de moi en Paradis ”. A ces mots la vision disparut et Ismérie se réveilla au milieu des suaves parfums répandus dans sa chambre par le passage de la Mère de Dieu.

Confiante en la parole qui lui a été dite, Ismérie fait, pendant le jour, les préparatifs du départ ; et, à l’entrée de la nuit, elle va prendre les chevaliers dans leur prison ; ils traversent la ville, sans obstacle. Arrivés au bord du Nil, ils le passent sur une barque que vient leur offrir un jeune et gracieux batelier, qui disparaît ensuite à leur vue, et ils continuent paisiblement leur route. Après quelques heures de marche, ils se détournent du grand chemin, pour prendre un peu de repos dans un endroit écarté, se couchent sur le gazon et s’endorment. A leur réveil, quel est leur étonnement ! ils ne connaissent plus l’endroit où ils se sont endormis. Ils demandent à un berger voisin où ils sont. “ En France, répondit celui-ci, près du château de Marchais ”. Les anges de Dieu les avaient, pendant leur sommeil, transportés

d'Égypte en France et jusque dans leur propre domaine (1).

Les chevaliers, dans l'effusion de leur reconnaissance, font vœu de bâtir une église à Marie, près d'une fontaine qui se trouvait là, et à l'endroit même où Ismérie avait déposé pour quelques instants la statue qu'elle portait toujours avec elle. La Princesse fut baptisée par l'évêque de Laon, et vécut ensuite saintement avec la mère des Chevaliers, pendant que ceux-ci bâtissaient l'église qui devait devenir si célèbre dans toute l'Europe, sous le nom de Notre Dame de Liesse. Peu après que l'église fut achevée, Ismérie mourut et y fut enterrée. La nouvelle de ce merveilleux événement attira à Liesse de nombreux pèlerins ; les miracles les plus signalés s'y opérèrent. Le dernier historien de N. D. de Liesse a consacré un volume et demi à relater ceux qui lui ont paru les plus incontestables. On y voit des incendies éteints par la seule invocation de N. D. de Liesse, des chutes d'une hauteur de trente-six pieds sans aucune blessure, des vaisseaux sauvés d'un naufrage imminent, des sourds qui entendent, des aveugles qui voient, des boiteux redressés, des villes préservées de la peste, les maladies les plus désespérées instantanément guéries, les paralytiques recouvrant l'usage de leurs membres, les pécheurs les plus rebelles, convertis. Telles furent les merveilles produites par une simple visite de la sainte Vierge Marie MÈRE DE DIEU !

(1) Ce qui suit est emprunté au bel ouvrage, intitulé : Notre Dame de France (Paris 1865).

Mais que d'autres Merveilles avaient accompagné la première de toutes ses Visites; celle qu'elle fit à sa Cousine Elisabeth, au béni Sanctuaire de la *Visitation* où nous avons hâte de revenir,

Marie salua Elisabeth ! et cette salutation seule eut tant d'efficacité qu'elle porta immédiatement la sanctification et la lumière prophétique dans l'âme de saint Jean, et de là rejaillit sur l'esprit et sur le cœur de sa mère, qui, par une illumination toute divine qui lui fut donnée en considération de son enfant, connut à cet instant les deux plus grandes Œuvres qui soient jamais sorties de la main de Dieu : l'*Incarnation* du Verbe divin dans le sein d'une Vierge ; et l'élévation d'une Vierge à l'auguste qualité de *Mère de Dieu* !

Elisabeth, toute remplie de l'Esprit-Saint, rendit ainsi la première un hommage extérieur et public à ces deux mystères, disant : " Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le Fruit de vos entrailles est béni " !

Elisabeth, toujours ravie d'admiration, continua son exclamation sainte : " Que vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront.

Oh ! que le récit évangélique de ces Mystères éclaire brillamment l'intelligence en remplissant l'âme d'un saint enthousiasme, lorsqu'on a le bonheur de pouvoir le relire sur les lieux mêmes où ces profonds mystères ont eu leur véritable accomplissement (1).

(1) Chaque Sanctuaire communique au Pèlerin l'impression particulière des Mystères qu'il représente.—Nazareth donne la paix : l'âme,

ALORS MARIE PRONONÇA CES PAROLES :

MAGNIFICAT ANIMA MEA DOMINUM! (1)

Mon âme glorifie le Seigneur

Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes :

Quia fecit mihi magna qui potens est, et Sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus à progenie in progenies, timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.

Suscepit Israël puerum suum, recordatus misericordiæ suæ :

Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula.

Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon sauveur.

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante : désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse :

Car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint.

Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

Il a déployé la force de son bras, et confondu les pensées des superbes.

Il a renversé de leurs trônes les puissants, et il a élevé les humbles.

Il a comblé de biens ceux qui étaient affamés, et renvoyé les mains vides ceux qui étaient dans l'abondance.

Il a pris sous sa garde Israël son serviteur se souvenant de sa miséricorde :

Comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité dans tous les siècles.

S'il est véritable, dit ici un humble et savant panégyriste de la Vierge, (2) que les deux mots que Marie proféra à la première rencontre de sa sainte Cousine, furent si efficaces, que penserons-nous que furent les effets de ce beau Cantique, prononcé par

au souvenir de la Sainte-Famille repose tranquille.—Jérusalem, la Ville des Pleurs, inspire la tristesse.—Bethléem, la douce joie.—Saint-Jean-in-Montana inspire l'enthousiasme. On croit entendre comme un mystérieux écho qui reedit dans ces profondes solitudes avec l'accent prophétique de Zacharie : *Benedictus Dominus Deus Israël !* On croit entendre l'ineffable mélodie du Cantique qui depuis dix-huit siècles fait tressaillir d'allégresse tous les Saints qui sont dans le ciel, et ceux qui sont encore sur la terre ; de l'inimitable Cantique : *Magnificat anima mea Dominum ! !*

(1) Nous donnerons plus loin une longue *Paraphrase* du *Magnificat*.

(2) Le Père Giry.

cette sainte Vierge dans les ardeurs d'un amour incomparable ? Car il ne faut point douter que le Saint-Esprit, qui en était le premier auteur et qui le mettait sur les lèvres de notre *chantré céleste*, ne le fît aussi entendre au saint Précurseur et ne lui en expliquât le sens et tous les mystères.

Oh ! quelle connaissance ne lui donna-t-il pas sur le grand sacrement de la Rédemption des hommes ! Quels actes de foi, d'adoration, de remerciement et d'amour ne lui fit-il pas faire dans la considération des bontés du Tout-Puissant ! Quelle tendresse ne lui imprima-t-il pas pour cette auguste Mère qui était le sujet et l'organe de tant de miracles ! Enfin, quels nouveaux désirs ne lui inspira-t-il pas de s'employer au plus tôt à publier les grandeurs de son Fils, et à le glorifier partout, en disant aux Juifs qu'il n'était pas même digne de délier la courroie de ses souliers !

Avant d'aller visiter le Lieu de la Nativité de saint Jean Baptiste, les Pèlerins ont coutume, en quittant le Sanctuaire de la Visitation, de se rendre au Désert.

Après une marche de 25 à 30 minutes par un chemin difficile, on arrive en un petit endroit clos d'un mur en pierres sèches et appartenant aux Arméniens-Catholiques. On y voit un tas de pierres amoncelées sur un rocher qui est situé à droite, sur le bord du chemin, c'est le

ROCHER DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

III

*Reliques Insignes**Le Saint Suaire*

Cependant le chapitre général de l'Ordre de Cîteaux ne perdait pas de vue la vénérable *Relique*. Il ordonna, en vertu d'obéissance et sous peine de déposition, à l'abbé de Cadouin d'entretenir devant le *saint Suaire* quatre religieux pour faire comme d'usage l'office divin. Le prêtre qui l'avait porté d'Orient n'avait jamais voulu le quitter ; l'Ordre de Cîteaux imita cette touchante fidélité, et l'abbé de Cadouin mérita le titre de *Gardien du saint Suaire*, titre qui fut confirmé par le Souverain Pontife.

Le *saint Suaire* ne devait pas s'arrêter à Toulouse : il vint jusqu'à Paris. En 1399, Charles VI, ayant eu de graves accès de folie, voulut le vénérer et obtenir ainsi quelque soulagement ; il manda donc à son Connétable, Louis de Sancerre, de le faire porter à Paris. Les Toulousains ne voulaient pas le permettre, et il fallut une promesse formelle que le *saint Suaire* reviendrait à Toulouse aussitôt que le Roi aurait accompli ses dévotions. Pour plus de sûreté, l'Archevêque, l'Abbé de Cadouin, et quelques notables de la ville voulurent l'accompagner en personne.

Les historiens nous racontent que le Roi fit une neuvaine et assista tous les jours à la messe devant la *sainte Relique* ; mais comme il n'obtint pas un grand soulagement, les Religieux la reprirent et la portèrent dans l'église des Bernardins, où elle demeura

exposée un mois à la dévotion et à la libéralité des fidèles Pèlerins qui y accoururent et l'enrichirent de leurs offrandes.

Le *saint Suaire* rentra à Toulouse le jour de saint André, 30 Novembre de la même année. Le clergé et les habitants sortirent de la ville pour le recevoir, et il eut un concours prodigieux. Ce concours se produisit aussi dans les bourgs et les villages où il passait, Dieu opérant partout un *très-grand nombre de miracles en son honneur* (1).

En perdant le *saint Suaire*, Cadouin avait perdu sa splendeur : l'abbaye était tombée dans une grande détresse et une extrême pauvreté. Quand l'Aquitaine fut délivrée de l'occupation étrangère, les Religieux songèrent à reprendre possession de leur précieuse *Relique*.

L'abbé de Cadouin, Jacques de Lunis, résidant à Toulouse, était arrivé à une grande vieillesse ; il résigna son titre en faveur de Dom Pierre de Gaing, de la maison de Linars, en Limousin. Celui-ci n'avait pas encore prêté le serment dont nous avons parlé ; et après une longue suite de démarches et de négociations habiles, il réussit à faire rentrer d'une manière définitive la *sainte Relique*, à Cadouin son antique Sanctuaire.

(1) A cette occasion le Père Dupuy, Récollet, dans son précieux ouvrage intitulé : *Estat de l'église du Périgord*, dit : " Le nombre sans nombre des grands et authentiques miracles que Dieu voulut opérer dans tout ce pays Tolosain, lorsque ce gage leur fut rendu, sont incroyables. J'ai vu les fragments de leur vérification et m'estonne grandement qu'ea ce siècle nostre ferveur soit tant attédie, puisque nous avons maintenant en nostre puissance ce que les roys, les princes et les villes ont d'autres fois si esperduement désiré. " P. Dupuy. Tom. II. page 128.

Cadouin reprit alors sa splendeur passée, l'abbaye voyait revenir les jours de sa gloire : on ne l'appelait plus que le monastère ou l'abbaye du *saint Suaire*. Sur la demande des Religieux, et avec le concours des Etats du Périgord, le roi Charles VII avait permis de prélever un impôt pour réparer le monastère ; aussi en fort peu de temps tout fut changé ; l'église se vit remplie et décorée d'ornements, de pièces d'argenterie, de lampes et de chandeliers ; enfin, un cloître splendide remplaça le premier, tombé en ruines. Les pèlerins venaient à Cadouin, non-seulement du voisinage, mais encore du Languedoc du Bordelais, de la Saintonge, du Limousin, de l'Auvergne, du Bourbonnais, du Poitou et du Berry.

Malheureusement, cet éclat dura peu ; le xvie siècle était proche et l'hérésie de Calvin allait avoir des influences désastreuses. En effet, le protestantisme qui incendia tant de monuments sacrés, blâmait ouvertement le culte des Reliques. Calvin se moqua de la pluralité des Suaires. Le ministre Costabadie attaqua de front celui de Cadouin dans un livre imprimé à Genève. La dévotion se refroidit, les pèlerinages se convertirent *en foires et marchés*. Cadouin tomba en commende. Enfin les *huguenots* se rendirent maître de l'abbaye et la possédèrent pendant plus de soixante ans ; les moines furent dispersés, l'office divin interrompu, le sanctuaire profané, la Confrérie suspendue et les trésors pillés. Le *saint Suaire* quitta de nouveau ce pieux asile, et des mains dévouées le portèrent au château de

Montferrand, appartenant à la maison de Biron, où il demeura caché plusieurs années. Quand l'orage fut passé, il rentra dans sa pacifique demeure.

IV

FAVEURS OBTENUES.

L'hiver nous amènera un peu de repos. Les Pèlerinages au Sanctuaire du Cap, durant la belle saison (et qui continueront en septembre et octobre) ont été nombreux, et surtout ils ont été *fervents*. Les faveurs nombreuses obtenues et publiées, jointes aux précieuses *Indulgences* accordées par le Bref Pontifical UNIVERSIS (du 19 Décembre 1892) ont visiblement augmenté la confiance des Fidèles en la miséricordieuse bonté de Marie, la douce Reine du T. S. Rosaire.

L'an dernier, nous avions parlé des *merveilles* du nouveau et splendide Sanctuaire de N. D. du T. S. Rosaire à Pompeï (Italie) : avant de terminer la présente année 1893, nous désirons rappeler à nos Lecteurs, en deux Relations successives, comment le bon Dieu continue, en France, à multiplier, au grand Sanctuaire de N. D. de Lourdes, les *merveilles* qui s'y opèrent par la puissante intercession de sa divine Mère !

Nous venons de recevoir (1) les premières nouvelles du Pèlerinage annuel parti de Paris, avec mille

(1) Dans la première semaine de septembre.

malades, et arrivés tous heureusement à la sainte Grotte le 22 Août dernier.

Voici les premières dépêches et les premières guérisons officielles (1).

“ Lourdes, le 22, 11 heures du matin.

Ce matin, à 9 $\frac{1}{2}$, avant l'arrivée des deux grands trains de malades, Mlle Marie Métivier, de Romorantin, couturière, 56 ans, qui, depuis 18 mois, souffrait de douleurs articulaires, empêchant tout mouvement et vivait seulement de lait, a été guérie ; elle ne pouvait communier qu'en viatique et ce matin même n'avait pu recevoir qu'une parcelle de l'Hostie. *Plongée dans la piscine*, elle sent toute douleur disparaître *subitement*, et elle, qui ne pouvait être que portée, va pieds nus au bureau des constatations et les médecins constatent que son mal est complètement guéri. Elle put manger et marcher, mais il faut d'urgence lui acheter bas et pantoufles.

Les malades sont contents et confiants, et l'ardeur de la prière fait espérer de nouvelles grâces pour cette journée si magnifiquement bénie ”.

“ Londres, 22 Août, 9 heures du soir.

La première journée du Pèlerinage a été marquée par de nombreuses faveurs. Dès le matin, plusieurs guérisons sérieuses se sont produites aux piscines. Pendant toute la journée, une foule recueillie se pressait autour de la grotte et des piscines : la prière se poursuit, ardente, *sans interruption*.

(1) Le Pèlerin numéro 869, 27 Août 1893.

A la procession du Saint-Sacrement, une foule énorme suit sans désordre Notre Seigneur, en poussant des acclamations. Une scène émouvante se produit sur le passage du Saint-Sacrement : *quatre* malades se lèvent et suivent la procession jusqu'à la Basilique.

Vingt-huit médecins se sont réunis dans le spacieux bureau des constatations nouvellement construit et qui a été béni hier. Les séances commencent par la prière. Plusieurs cas intéressants ont été examinés : citons, parmi eux, celui de Sœur Fulbert de la Croix, de Saint-Paul de Chartres, 31 ans.

Prise, il y a 5 ans, d'hémorragies accompagnées de phénomènes de péritonite, elle était sujette à des vomissements fréquents. Couchée depuis 5 ans, elle ne se levait que momentanément, faisant à peine quelque pas dans sa chambre.

A la descente du train, Sœur Fulbert peut cependant se maintenir péniblement sur ses béquilles, aidée par trois personnes. Transportée aussitôt à la Grotte par les brancardiers, elle communie, puis est conduite à la piscine où elle est plongée. Elle marche seule, en se relevant, puis se replonge une seconde fois et sans le secours de personne. Maintenant, Sœur Fulbert marche, mange et ne conserve, après une immobilité de *cinq* ans, qu'un peu de faiblesse, à peine visible.

Le soir, magnifique procession aux flambeaux par *quinzs mille* Pèlerins : le Saint-Sacrement est porté par Monseigneur de Bagdad ”.

Les *Annales de Lourdes* rapportent, en ce même mois d'Août, avec des détails très-touchants, une des guérisons de l'an dernier, à peine indiquée alors.

JEANNE GASTEAU, DE PARIS.

Jeanne, âgée de 17 ans, habite place des Petits Pères, à Paris : on l'a transportée en cet appartement de Neuilly, où résidait d'abord sa famille, avec la pensée que, de son lit, placé à la croisée, elle pourrait voir au moins la porte du sanctuaire de Notre-Dame des Victoires et ceux qui ont la joie d'y entrer.

Cette enfant de 17 ans est malade depuis *cinq* ans : chacun a remarqué ses traits tout creusés par la fièvre, son œil brillant et plein de souffrance. Les médecins lui ont en vain prodigué leurs soins.

HISTOIRE DE SA MALADIE.

En 1867, l'année de sa Première Communion, le mal dont est mort son père, dont son frère et sa sœur sont atteints, se manifeste chez elle par des accidents graves. Le médecin constate, en effet, une déviation très-prononcée de la taille, fait adopter des corsets avec tuteurs de fer sous les bras. Le mal s'aggrave, la déviation est telle que tout le corps est rejeté de côté, une hanche remontait très haut, une jambe était beaucoup plus courte, la marche à peu près impossible.

Le Dr Thuvier, nouveau médecin appelé, ne crut pas sans doute qu'un tel mal puisse se guérir avec une émotion accompagnée d'eau fraîche, pour rétablir l'équilibre ; il fait suspendre la malade par la tête et

les épaules, afin de lui mouler le corps ainsi allongé, et de faire un vêtement solide de plâtre où elle habitera. Pendant trois ans, ces corsets, qui n'ont rien de ceux qu'invente la mode, et plus douloureux qu'eux, se succéderont sans miséricorde.

L'infirmité, rebelle à tant de soins, progresse encore, toujours, et, au niveau des reins, la colonne vertébrale devient très-douloureuse, le mal de Pott éclate. L'enfant ne mange plus, la fièvre redouble, des lésions évidentes se manifestent au poumon, la poitrine se prend, c'est alors qu'on établit la malade à Paris. Le Dr Ménessier succède au Dr Thuvier.

Laissons parler les *Annales de Lourdes* par la plume à-la fois savante, agréable et chrétienne du Dr Boissarie :

“ En novembre 1891, la malade s'alite pour ne plus se relever. Le médecin fera bien quelques tentatives pour la faire sortir du lit ; mais la jeune fille ne peut se tenir debout, elle met un quart d'heure pour aller d'un lit à l'autre ; elle est doublée en arc de cercle, il faut la soutenir des deux côtés. On essaie de l'alimenter, mais sans résultat ; chaque jour elle s'affaiblit davantage.

Au mois de juin, on appelle le Dr Chateaubourg ; celui-ci traite Jeanne Gasteau franchement comme une poitrinaire ; chaque matin, il lui fait une injection de gâiacol. Les injections n'ont pas plus de succès que les autres traitements : l'abcès (du mal de Pott), qui part du niveau des reins et descend dans le côté

droit, devient plus saillant ; à son niveau, le son est absolument mat, la paroi est épaissie, infiltrée.

Les médecins s'apprêtent à faire une ponction dans cet abcès, mais l'état de la malade est si misérable, qu'ils conseillent à la famille de la faire transporter à l'hôpital Saint-Joséph pour pratiquer cette opération. En suivant la marche progressive de cette maladie, il n'est pas possible de conserver des doutes sur son issue fatale et prochaine.

LE PÈLERINAGE DU SALUT.

Quand on eut le *responsum mortis* de saint Paul : " le péril nous entourait de tous côtés à Ephèse et tout nous répondait : la mort, afin que nous ne mettions plus notre confiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts ", ce sentiment excita, comme pour l'Apôtre, la seule confiance en Dieu : on se tourna vers Lourdes.

(A suivre)

Imprimatur

† L. F., Evêque des Trois-Rivières.